

CAMP CAMP

IN DOG WE TRUST

N° 5 - 15 JUILLET 2009 - WWW.LFKS.NET

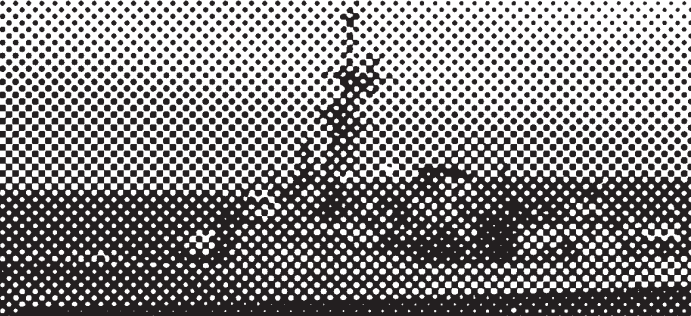
UE : ENFIN DES FRONTIÈRES IMPÉNÉTRABLES !

EN EUROPE, EN 2030, LE MANQUE DE POPULATION ACTIVE SÉRA DE 30 MILLIONS DE PERSONNES. DANS CES CONDITIONS, DEVIENDRONT IMPOSSIBLES LA PERPÉTUATION DU MODE DE VIE DE MERDE INSTALLÉ DANS LES PAYS DE L'U.E., COMME LE MAINTIEN DES SYSTÈMES POLITIQUES QUI EN SONT ISSUS.

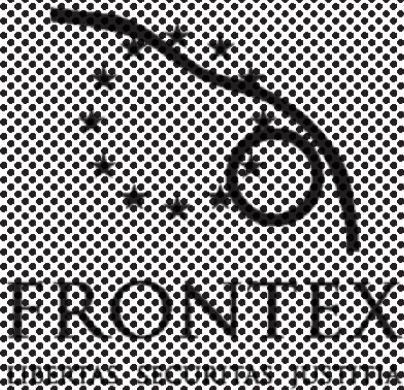
DANS LE MÊME TEMPS, LEURS CRÉATURES DU SUD DE LA MÉDITERRANÉE CONNAÎTRONT UN EXCÉDENT DE POPULATION DE 20 MILLIONS DE PAUVRES. LA SITUATION SÉRA PARFAITEMENT DÉRAISONNABLE.

LE DÉFICIT DES UNS POURRAIT COMPENSER L'EXCÉDENT DES AUTRES PAR L'ÉTABLISSEMENT DE LARGES ET CONSTANTS FLUX MIGRATOIRES ENTRE LES DEUX RIVES DE LA MÉDITERRANÉE.

MAIS, HEUREUSEMENT...



VEILLENT LES CHIENS DE LA FRONTEX* !



*Agence européenne aux frontières extérieures - première armada de l'UE.

PRISES DANS LEUR PEUR DU NÈGRE ET LEUR HAINE DU MÉTÈQUE, LES
OPINIONS PUBLIQUES EUROPÉENNES CHOISISSENT LE SUICIDE ET POUSSENT
LES PITRES POSÉS À LEUR TÊTE À UNE DURETÉ D'OPÉRETTE RELIÉE PAR UNE
ADMINISTRATION EFFICACE ET TECHNOLOGIQUEMENT SUR-ÉQUIPÉE.





**J'TE DÉTESTE
J'VEUX QUE TU
CRÈVES LENTEMENT
AVANT JE T'AIMAIS
MAINTENANT J'RÊVE
DE T'VOIR IMPRIMÉE
DE MES EMPREINTES
DIGITALES
ON VERRA
COMMENT TU
SUCES QUAND J'TE
DÉBOÎTERAI LA
MÂCHOIRE
T'ES JUSTE UNE
TRUIE TU MÉRITES
TA PLACE À
L'ABATTOIR. ***

Pfff... Rimbaud a écrit des choses bien plus violentes et qui sont devenues des classiques.

LES TOURS DE LA QUESTION

LE SEUL HORIZON STIMULANT DES SOCIÉTÉS MODERNES.

L'augmentation de la richesse d'une minorité pourrait-elle être une solution nouvelle à la pauvreté d'un grand nombre d'entre nous ? C'est la question soulevée cette semaine par plusieurs de nos confrères de la presse écrite et à laquelle répond d'une manière à la fois originale et pleine de bon sens Heinrich Alberto, expert en économie, professeur d'économie à l'Université de San Diego en Californie, conseiller permanent auprès de la Banque Mondiale et auteur notamment de *L'Économie du Luxe*, un livre devenu une véritable référence en ces temps de crise.

- *Professeur Alberto, sans perdre plus de temps allons à l'essentiel : vous prétendez, c'est en tout cas l'hypothèse que vous défendez depuis déjà quelque temps, que la richesse ne se constitue pas nécessairement au détriment des plus pauvres et qu'elle peut même, le cas échéant, aider les plus démunis ; de quelle façon ?...*

- Il faut tout simplement reprendre les choses dans leur ordre « naturel », si je peux m'exprimer ainsi : ceux qui gagnent de l'argent, beaucoup d'argent, ne le gagnent pas pour consommer, posséder, acheter. Ils sont très peu hédonistes. Mais ils ne sont pas insensibles, accessoirement, à la possibilité d'en user pour des services, des produits et finalement des plaisirs aux mesures de leurs moyens et de leurs désirs. Lesquels, il faut y insister, diffèrent en ceci de ceux du consommateur moyen, même aisé ou moyennement riche, qu'ils sont imprégnés d'une certaine culture du succès et de la réussite qui les façonne en retour, ce qui leur donne une perspective particulière, une certaine forme d'ambition et souvent de sophistication. Il faut se souvenir que ceux qui deviennent riches le deviennent parce qu'ils aiment l'argent et bien souvent rien d'autre, en tout cas pas ce que l'argent permet d'acquérir. Ils aiment l'argent pour lui-même. Le tout est de se mettre à la place de ces nouveaux grands riches pour leur faire des propositions. Il faut les aider à associer à leur passion de gagner la passion de dépenser. Mais encore faut-il, vous me comprenez bien, que dépenser soit passionnant.

- *Mais cela n'explique pas comment les pauvres et les revenus modestes pourraient en profiter...*

- De deux façons au moins. La première c'est que, pour fabriquer ces produits et ces services, il faut des producteurs. Or, qui dit producteurs dit rémunérations et qui dit rémunérations dit dépenses, et ainsi de suite. Disons que l'accumulation d'une fortune, si elle trouve les dépenses qui lui correspondent, doit être regardée comme un potentiel de reversement ou, si vous préférez, de réinjection de capital dans

l'économie. Ce qu'il faut, c'est amener les riches à dépenser sans crainte en leur proposant des produits très haut-de-gamme et de qualité. Un riche n'a pas besoin de consommer mille fois plus que quelqu'un de classe moyenne, même s'il gagne mille fois plus. Ce qu'il veut c'est quelque chose qui s'ajuste à sa personnalité. Il lui faut un produit qui confirme et entretienne sa distinction, alors que les pauvres et les classes moyennes ont besoin de produits hors de leur portée naturelle, qui les distinguent, qui les classent, et la plupart du temps qui les surclassent.

- *Vous prétendez qu'il n'y a que deux modes de consommation ?*

- Dans le fond oui ; et la différence profonde qui sépare ces deux modes de consommation c'est qu'ils se révèlent être en fait non pas deux styles de consommation parmi d'autres, mais deux attitudes économiques totalement différentes face à la question du pouvoir, de la jouissance, de la vie et de la mort. Les grands riches, les très riches, dépensent le plus souvent pour ne pas succomber sous le poids d'une accumulation de richesses sans emploi qui les menace quotidiennement. Alors que les moins riches, les gens de revenus modestes et les pauvres, dirons-nous, s'endettent, vivent au-dessus de leurs moyens pour s'offrir l'illusion de cette attitude, son apparence, son *simulacre* si vous préférez. Et il y a parmi eux les moyennement riches, les riches ordinaires, traditionnels, sans excès en quelque sorte. Eux ne jouent pas le jeu ; ils sont les créatures du système bancaire, ils n'aiment pas l'argent et aiment plus leur emprunt et les frissons qui vont avec que leur vie et ce qu'ils peuvent en faire. Ils n'ont pas le goût de la conquête ni celui du luxe qui va avec, mais celui de la proximité de la richesse, ce qui est différent, vous comprenez. Ils n'investissent pas, ils boursicotent, ils placent en bourse, ils retirent, replacent, en définitive ils n'apportent rien à la collectivité. Or le rôle des classes supérieures, c'est d'abord de fournir de l'emploi, de faire travailler les autres.

- *Professeur Alberto, vous n'aimez guère, on dirait, ces « consommateurs du virtuel », si je peux me permettre cette expression !*

- La question n'est pas tant de les aimer ou pas mais de tirer les enseignements d'un constat : les riches moyens ou, disons, timorés mais qui ne sont pas hyper-riches ne sont pas fiables en matière de consommation ré-investissante, comme ils ne sont pas fiables en matière d'enrichissement. Ils ne s'enrichiront jamais vraiment, ne deviendront jamais de vrais partenaires de niveau international, ils dépensent mal, de petites sommes et surtout ils ont un effet d'entraînement mimétique négatif sur leurs

semblables ; ce qui se révèle néfaste pour l'économie et principalement – c'est ce qui nous occupe aujourd'hui – pour les plus pauvres qui, eux, ont besoin de produire pour des acheteurs fiables. Je m'explique, prenons un exemple : ils ne font pas appel à des architectes renommés qui leur construiraient des demeures modernes, audacieuses, spectaculaires et éblouissantes, lesquelles les jetteraient dans un rang de standing qu'il leur appartiendrait par la suite de tenir en s'efforçant de s'enrichir encore, en investissant, etc. Mais non ! ils achètent deux, trois, cinq bicoques dans différentes régions du globe, des maisons de bourgeois étriqués et sans audace, ils n'émettent pas de signes forts, vous comprenez ?

- *Oui, oui, tout à fait, ce serait donc là, selon vous, la deuxième façon d'aider les plus modestes : en leur donnant un élan nouveau ?*

- Il faut le dire clairement : plusieurs décades de socialisme rampant, et souvent masqué, dans nos sociétés ont fini par culpabiliser les riches et les nouveaux riches. Ils sont honteux d'être riches, ils achètent des maisons sans charme et sans excès, des mauvaises voitures, grosses mais le plus souvent austères et inélégantes qui inspirent la mesquinerie, ils vivent sous la terreur du jugement des pauvres comme s'ils craignaient d'eux une punition. Alors que les pauvres, justement, attendent d'eux non pas qu'ils se mettent à leur ressembler et qu'ils s'habillent comme eux, comme c'est de plus en plus le cas, mais qu'au contraire ils leur fassent envie, qu'ils leur montrent la voie de la réussite et de l'enrichissement.

- *Pour cela, si l'on vous suit bien, il faut aussi produire et mettre en vente les signes ostensibles de l'enrichissement nouveau, ces fameux signes de la réussite qui doivent servir de stimulant ?*

- Oui, c'est cela, c'est exactement cela : il faut que les riches passent à nouveau pour des riches et fassent envie aux plus démunis qui débute ! Tout est une question d'exemplarité dans les sociétés hautement médiatiques qui sont les nôtres où tout se sait et où tout est montré, discuté, cité en exemple. La richesse doit être remise à la place qui est la sienne, comme le seul horizon stimulant des sociétés modernes.

- *Professeur merci, je rappelle que vous êtes l'auteur d'un ouvrage de référence en la matière : L'Économie du luxe, ouvrage que nous encourageons nos auditeurs intéressés par ces questions à lire et à discuter avec vous sur votre site dont l'adresse figure sur la quatrième de couverture.*



La raison qui nous amène ici est simple : il s’agit de se faire entendre là où il y a du monde. Car là où il y a du monde, il y a aussi ce qui conforme, exténue et décourage massivement.

Un même rire est ici à l’œuvre. Nous le pressentons commun avec ceux qui, dans les années soixante, formèrent aux USA le Parti des Panthères Noires. Mais déjà voici l’objection : « Où est le rire dans tout ça ? On ne voit rien qui fasse rire dans ce que vous faites et écrivez qui est lugubre, et encore moins chez Huey P. Newton qui ne riait jamais, et y a-t-il matière à rire dans tout ce que vous étalez sur la vie de malheur qui est faite aux plus démunis ? ».

À rire, oui, et d’un rire singulier : un rire que ne connaissent que les démunis justement, celui qui naît de la fin de la peur et de l’abaissement, de l’arrachement aux vieilles attitudes de repli devant l’intimidation, de l’affranchissement du contrat truqué avec le monde qui leur est proposé.

Nous avançons en construisant, dans ce même rire, et ce qui en résulte en est une forme de suite à la fois proche et lointaine, d’écho. On ne verra pas de référence au Black Panther Party pour l’embaumer, l’exposer et en faire un prétexte à exposer, se montrer et s’agiter ; on ressentira plutôt un rire tiré du refus joyeux et exalté de considérer comme fatal l’état d’aggravation dans le traitement des hommes en deux catégories : ceux qui existent et ceux qui n’existent pas. C’est cette même banalité de la discrimination, de la séparation dans les faits et dans la vie quotidienne de l’humain en deux catégories, qui a porté à la création du Parti des Panthères Noires. Son premier objectif : user de symboles, d’actions inattendues et d’un verbe irrévérencieux et exactement approprié pour rendre visible, et de là intolérable, ce que l’habitude et la résignation faisaient passer pour une fatalité. User de tout cela aussi et avant tout pour se transformer, pour cesser d’être à plaindre et commencer à être envié parce que porteur d’une issue pour ce qui demeure vivant et en chacun.

Entre temps...

La pièce se présente comme le résultat d’un vaste dépouillement, comme un paysage du monde. Qu’il s’agisse des corps, des voix, des signes, des matériaux ou de l’organisation de tout cela dans l’espace, tout est disposé selon une même finalité. Cet ensemble de situations, d’actions, de matières et de signes est agencé de telle sorte qu’il en résulte, pour qui s’y aventure, une expérience dont chacun fera ce qu’il veut, et non la réception d’une dénonciation, d’une performance esthétique, d’une déploration, d’un discours critique, d’une leçon de morale, d’anti-morale, d’anti-leçon ou autre.

Donc un agencement. Il est fait de sept espaces dont un qui fait office d’entrée ou d’accueil des visiteurs et le dernier de sortie. Du premier au dernier, c’est un parcours qui est proposé, on passe d’un moment à un autre selon un ordre qui est prédéfini.

Le premier, c’est un couloir sombre fait de toiles de tentes. Il donne accès à l’ensemble. Un ensemble qui n’est pas un « autre » monde chargé d’évoquer celui-ci, plus ou moins allégorique de la situation contemporaine sur Terre ou plus ou moins simplifié pour les besoins de la démonstration, il s’agit du monde tel qu’il est une fois retirés les masques de banalité sous lesquels il se cache et qui lui donnent l’allure bon enfant d’une même bonne vieille chose continuée depuis la nuit des temps, de la même chose à quelques nuances près.

Au fond de ce couloir, alors que se présente au regard une perspective longue de lits alignés, s’ouvre sur la droite, légèrement en retrait et alimentant l’ensemble comme une mémoire tête et infatigable, une première pièce, sorte de grand vestibule crûment nommée *La bascule*, qui rassemble des images, des objets, des séquences en boucle où l’on peut voir comment s’affaire une partie de l’humanité à régler la question de l’existence de l’autre qui lui est un encombrement.

De ce cabinet des entassements et des refoulements, on revient à l’ouverture vers l’alignement aperçu et l’on débouche alors sur le chemin de Damastès (le dompteur), autre nom de Procuste : celui qui retaille les corps au format d’un lit standard, qui coupe les plus grands et étire les plus petits pour les ajuster au format de l’alité universel. Ici on reformate, mais on y met la culture qu’il faut, la dimension musicale et chorégraphique, car les lits à refaire l’homme bougent et produisent des sons selon une chorégraphie tout à fait harmonieuse. La culture d’une époque, quelle qu’elle soit et de quelque manière qu’elle s’exprime, est toujours la vision du monde des vainqueurs.

Et l’on passe au versant social de l’art par l’art. Fabrication industrielle et livrée à elle-même de la farce du choc du nouveau et de ses variantes infinies, de l’art pour tous et tous les jours, de ses fausses surprises et de ses innocentes et perpétuelles redites. On a cessé d’avoir recours, pour impressionner et émouvoir, à la subjectivité de l’artiste. L’art se fait seul au terme d’un fonctionnement lui-même artistique et objet d’art en soi. Une éponge ensanglantée peint des surfaces renouvelées sans fatigue ni repos pour qu’il y ait de l’art fort, violent, cru et revivifiant en permanence et pour tous.

De là, on débouche sur un très long couloir où vit l’homme Inexistant. Sans papiers, sans autorisation, sans statut, sans place surtout dans la machinerie humaine générale. L’Inexistant est celui qu’il n’est plus question de tuer, de détruire, ni d’anéantir par un moyen ou par un autre, chez qui on ne laisse plus se déployer les épidémies, les poisons, l’alcoolisme et les produits de mort. L’Inexistant est entouré, réconforté et soigné. Il vit en-deçà de l’existence des autres qui, eux, vivent une existence pas pour autant préférable à sa situation mais qui est existence libre de se vivre de cette façon-là ou pas. Que tous la vivent librement telle qu’elle est vécue n’est pas le fruit d’une nécessité mais le

résultat de l’usage qu’ils font de leur liberté, à commencer par celui de renoncer à en user. L’Inexistant ne fait usage de rien de ce genre. Autour de lui, c’est un véritable harcèlement d’attentions ; on le soigne, on s’occupe des menus détails de sa non-existence, on l’empêche de sortir pour qu’il ne prenne pas froid. L’Inexistant est exactement circonscrit par l’angoisse de culpabilité de ceux qui ne peuvent ni l’admettre ni le faire disparaître, mais rêvent de sa disparition. En échange de quoi il est possible aux existants de continuer dans leur existence à eux sans trop grands troubles dans leur esprit.

Depuis le long couloir où vit l’Inexistant dans le confort d’une non-existence entourée d’attentions, de personnels et de bénévoles « ayant conscience de son drame » et de morale publique, on pourra, par des fenêtres, voir et entendre les éclats de la vie de ceux qui sont libres d’exister et à quoi ils emploient cette vie. Ils ressemblent à des figurines humaines simplifiées et échangent des propos qui voudraient faire le tour des questions pour les circonvenir, les neutraliser, pour en finir vite avec la complexité dont on parle partout. Ce ne sont pas forcément des questions qui se posent. Ce sont des questions que les existants écoutent, reprennent comme des chansonnettes parce qu’elles sont faites sur mesure, à leurs mesures. Une trentaine de *Tours rapides de la question* seront diffusés en boucle depuis six magnétophones anciens tournant en permanence et ressassant ces litanies de la pensée moderne sur tout et rien.

De là, on débouche, sortant du couloir où vit dans son camp sans légalité l’homme sans légalité, sur la salle du Bureau Politique. Les choses prennent une allure nouvelle : le Bureau Politique produit tous les jours un journal qui appelle à la destruction de la soi-disant fatalité de l’ordre des choses. Il désigne clairement les embaumeurs, les maîtres, leurs disciples et les employés d’une mise au format de la pensée, du statut d’existant ou de non-existant et, du reste, de tout ce qui fait l’humain. Tous les jours, les visiteurs pourront lire une édition différente, illustrée, composée dans la nuit et inspirée des réactions, des événements intérieurs ou extérieurs à la communauté considérée et des priorités retenues. Il s’agit d’un quotidien d’action politique nouvelle, s’attaquant à la base de ce qui rend la pensée si molle et fait d’elle un étouffoir de toute pensée personnelle. Son but est de rendre visibles et détestables les conditions de la bonne et de la mauvaise conscience – c’est-à-dire de la conscience tout court, fausse, évidemment fausse puisque recherchée et obtenue comme telle –, d’en rendre risibles les artifices et de rendre compte de l’état et de l’évolution du rapport des forces. Il propose par le menu la destruction spectaculaire de tout ce qui fait cette sorte de service public du confort de l’Inexistant, de tout ce contre quoi est censée s’échanger l’Inexistence volontaire et résignée.

Le Préau d’un Seul jusqu’au 21 juillet.

maintien des étrangers en camps de rétention
administrative en France en 2008 :
190,5 millions €

un avion de la Frontex : 40 millions €

une expulsion : 13.220 €



un croiseur de la Frontex : 500 millions €



une pirogue : 2.500 €

**AUCUNE ARMADA AUSSI HI-TECH QU'ELLE
PUISSE ÊTRE, AUCUNE POLITIQUE D'EXPULSION
AUSSI BRUTALE QU'ELLE SE VEUILLE, RIEN
N'ARRÊTERA L'IMMIGRATION CLANDESTINE.
ET C'EST FORMIDABLE PUISQU'ELLE RÉPOND
À UN BESOIN VITAL DES PAYS PAUVRES.
EN 2008, LES TRAVAILLEURS IMMIGRÉS DES PAYS
DE L'OCDE ONT APPORTÉ À LEURS PAYS D'ORIGINE
UNE AIDE DE 305 MILLIARDS DE DOLLARS.**